

Pourquoi l'État de Poutine va durer après lui

Par Vladislav Surkov – Le 13 février 2019

Source : le saker francophone



L'illusion du choix est la plus prégnante des illusions, c'est la cerise sur le gâteau du mode de vie occidental en général, et de la démocratie occidentale en particulier, longtemps déjà plus sensible au cirque de P.T. Barnum, qu'à la lutte unificatrice contre la tyrannie de Clisthène. Le rejet de cette illusion, en faveur du réalisme de la prédestination, a conduit notre société [russe] dans un premier temps à réfléchir sur sa propre version souveraine et originale du développement démocratique, puis à une perte totale d'intérêt pour les discussions au sujet de ce que la démocratie devrait être, et sur la nécessité de son existence par principe.

Le peuple profond a toujours l'esprit alerte, inaccessible qu'il est aux sondages sociaux, à l'agitation, aux menaces et aux autres moyens d'étude directe et d'influence.

Les voies de la construction d'un État libre, en suivant, non pas les règles de chimères importées, mais la logique des processus historiques, et ce même « *art du possible* » ont été ouvertes. La désintégration impossible, contre nature et anti-historique de la Russie, a été fermement enrayée, certes tardivement. Tombant du niveau de l'URSS à celui de la Fédération de Russie, la Russie a cessé de s'effondrer, elle a initié son rétablissement et le retour à son état naturel, et seul possible, à sa condition de grande terre, qui croît et

qui réunit une communauté de peuples. Ce rôle significatif, qui a été imparti à notre pays par l'histoire du monde, ne lui permet pas de quitter la scène ni de se taire dans la foule ; ce rôle, qui n'est pas de tout repos, pré-détermine le caractère complexe de notre gouvernance étatique.

Et ainsi l'État russe poursuit son existence, maintenant comme un nouveau type d'État qui n'a jamais existé ici auparavant. Il a pris forme principalement au milieu des années 2000 et, jusqu'à présent, il a été peu étudié, mais son caractère unique et sa viabilité sont maintenant apparents. Les tests de résistance qu'il a passé et passe actuellement ont montré que ce modèle de fonctionnement politique spécifique, conçu de manière organique, fournit un moyen efficace de survie et d'ascension de la nation russe non seulement pour les années à venir, mais aussi pour les prochaines décennies et très probablement pour tout le prochain siècle.

Ainsi, l'histoire de la Russie a connu quatre grands modèles de gouvernance pouvant être nommés d'après leurs créateurs : L'État d'Ivan III, dit le Grand, (Grand-Duché/Royaume de Moscou et de toutes les Russies, XV-XVII^e siècle) ; l'État de Pierre le Grand (Empire russe, XVIII-XIX^e siècle) ; l'État de Lénine (URSS, XX^e siècle) ; et l'État de Poutine (Fédération de Russie, XXI^e siècle). Créés par des personnages qui, pour reprendre les termes de Lev Gumilev, possédaient une « *volonté longue* », ces grandes machines politiques se sont réparées, adaptées aux circonstances, permettant l'ascension sans relâche du monde russe.

La grande machine politique de Poutine ne fait que monter en régime et se préparer à un travail long, difficile et intéressant. Son engagement à pleine puissance est encore loin devant et la Russie restera pour de nombreuses années l'État de Poutine, de même que la France contemporaine se nomme toujours la cinquième République de De Gaulle, la Turquie – bien que dirigée par des anti-kémalistes – repose toujours sur l'idéologie des « *Six flèches* » d'Atatürk, et les États-Unis font toujours appel aux images et aux valeurs de leurs « *Pères fondateurs* » presque légendaires.

Ce qu'il faut, c'est une compréhension et une description du système de gouvernance de Poutine et de l'ensemble des idées et des dimensions du poutinisme en tant qu'idéologie de l'avenir, en particulier de l'avenir, car l'actuel Poutine peut difficilement être considéré comme poutiniste, juste comme Karl Marx n'était pas un marxiste et nous ne pouvons pas être sûr qu'il l'aurait accepté s'il avait découvert ce que c'était. Mais nous avons besoin de cette explication pour le bien de tous ceux qui ne sont pas Poutine mais qui voudraient être comme lui – et avoir la possibilité d'appliquer ses méthodes et approches dans les temps à venir.

Cette description ne doit pas prendre la forme de propagande face-à-face – la nôtre contre la leur – mais celle d'un langage perçu comme modérément hérétique par les personnes officielles en charge, russes et anti-russes. Un tel langage peut être rendu acceptable à un public suffisamment large, ce qui est exactement ce dont nous avons besoin, car le système politique mis en place en Russie est apte à répondre non seulement aux besoins nationaux futurs, mais a aussi un potentiel d'exportation considérable. La demande pour ce modèle et pour certains composants spécifiques existe déjà, son expérience est à l'étude et partiellement adoptée, et elle est imitée par les groupes au pouvoir et par l'opposition dans de nombreux pays.

Les politiciens étrangers dénoncent l'ingérence de la Russie dans les élections et les référendums à travers la planète. Mais en réalité, la situation est encore plus grave : la Russie interfère avec leur psychisme et ils ne savent pas quoi faire de leurs propres consciences altérées. Après les désastreuses années 1990, une fois que la Russie s'est détournée de toutes les idéologies empruntées, elle a commencé à produire du sens, en portant une contre-offensive de l'information à l'Ouest. Depuis lors, les experts européens et américains errent de plus en plus fréquemment dans leurs prédictions. Ils sont surpris et irrités par les préférences paranormales des électeurs. Confus, ils ont tiré la sonnette d'alarme au sujet d'une flambée de populisme. Ils peuvent appeler ça comme ça, s'ils sont à court de mots.

Pendant ce temps, l'intérêt des étrangers pour la méthode politique russe est facile à comprendre : il n'y a pas de prophètes chez eux mais tout ce qui leur arrive aujourd'hui a été prophétisé par la Russie il y a longtemps.

Alors que tout le monde était encore féru de mondialisation, tambourinant les hymnes d'un monde plat sans frontières, Moscou a clairement rappelé que la souveraineté et les intérêts nationaux comptaient. À cette époque, beaucoup de gens nous incriminaient à cause d'un attachement « *naïf* » à ces vieilles choses, supposément caduques et passées de mode. La leçon nous fut faite qu'il n'y avait rien à retenir des valeurs du XIX^{ème} siècle, et que nous devions hardiment entrer dans l'ère du XXI^{ème} siècle, où il n'y aurait plus de nations souveraines ni d'États nationaux. Cependant, le XXI^e siècle est en train de dévier comme nous l'avions annoncé. Le Brexit anglais, le #GreatAgain américain, la forteresse européenne anti-immigrés, ne sont que les premiers jalons d'une longue liste de manifestations omniprésentes de démondialisation, de renaissance souveraine et de nationalisme.

Quand, à chaque coin de rue, quelqu'un vantait Internet comme un espace inviolable de liberté illimitée, auquel tout le monde avait le droit d'accéder et où tous étaient égaux, c'était spécifiquement de la Russie qu'est venue

la question simple qui faisait réfléchir une humanité grisée par Internet : « *Qui sommes-nous sur la toile du Web, les araignées ou les mouches ?* ». Et maintenant, tout le monde, y compris la bureaucratie qui aime le plus la liberté, essaie de démêler le Web en incriminant Facebook de connivence avec les interventions étrangères. La cyber-police et les cyber-criminels, les cyber-armées et les cyber-espions, les cyber-terroristes et les cyber-moralistes ont saisi et verrouillé cet espace virtuel autrefois libre, présenté comme un prototype du paradis sur terre.

Alors que personne ne contestait plus le pouvoir de l'« *hégémon* », le grand rêve américain de domination mondiale fut sur le point de se réaliser et de nombreuses personnes ont halluciné la fin de l'histoire avec comme point final que « *les peuples étaient silencieux* ». En 2007, dans ce silence a surgi le discours de Munich de Poutine. Il parut d'abord émaner de la dissidence, mais aujourd'hui, tout semble aller de soi : personne n'est heureux avec l'Amérique, y compris les Américains eux-mêmes.

Le terme politique turc précédemment peu connu, « *derin devlet* », a été popularisé par les médias américains. Traduit en anglais par *État profond*, il a ensuite été repris par les médias russes sous le terme d'« *État abyssal* ». Le terme désigne une organisation en réseau, rigide, absolument non démocratique, de véritables structures autoritaires cachées derrière l'exposition d'institutions démocratiques. Ce mécanisme, qui exerce en pratique son autorité par des actes de violence, de corruption et de manipulation, reste caché au plus profond d'une société civile tout en condamnant hypocritement et inexorablement, la manipulation, la corruption et la violence.

Face à la découverte désagréable, au milieu d'eux, d'un *État profond*, les Américains ne furent pas particulièrement surpris, car ils soupçonnaient depuis longtemps son existence. S'il existe un *réseau profond* [*Deep Web, ndT*] et un *réseau sombre* [*Dark Web, NdT*], alors pourquoi pas un *État profond* ou même un *État sombre* ? Des profondeurs et des ténèbres de ce pouvoir, non exposé et non annoncé, s'échappent les mirages brillants d'une démocratie spécialement conçue pour la consommation de masse, caractérisée par l'illusion du choix, le sentiment de liberté, le délire de supériorité, etc.

La méfiance et l'envie, que la démocratie utilise comme sources prioritaires d'énergie sociale, conduisent inévitablement à une intensification de la critique et à un niveau d'anxiété accru. Les haineux, les trolls, et les robots maléfiques qui les ont rejoints ont formé une majorité stridente, frappant d'ostracisme la vénérable classe moyenne, hors de sa position dominante.

Personne ne croit plus aux bonnes intentions des politiciens en facade. Ils sont enviés et sont donc considérés comme corrompus, astucieux, ou simplement scélérats. Des séries télévisées politiques et populaires, telles que « *The Boss* » et « *House of Cards* », brossent pertinemment le portrait naturel du quotidien trouble de cet establishment.

« *Une crapule ne doit pas être autorisée à aller trop loin pour la simple raison qu'elle est une crapule* ». Mais quand vous supposez qu'autour de vous il n'y a que des scélérats, vous êtes obligés d'utiliser des scélérats pour contenir d'autres scélérats. Un coin chasse l'autre, une canaille est abattue par une autre canaille ... Il y a un large choix de canailles et de règles obscures conçues pour que leurs batailles mènent à une sorte de match nul. C'est ainsi que se crée un système de freins et contrepoids avantageux : un équilibre dynamique de la bassesse, une balance de la cupidité et une harmonie de l'escroquerie. Mais si quelqu'un oublie qu'il s'agit simplement d'un jeu et commence à se comporter de manière dissonante, l'*État profond* toujours vigilant se précipite à la rescousse et une main invisible entraîne l'apostat dans les profondeurs glauques.

Il n'y a rien de particulièrement effrayant dans cette image proposée de la démocratie occidentale. Tout ce que vous avez à faire est de changer un peu votre point de vue, alors cela ne semble plus effrayant. Mais cela laisse un sentiment amer et un citoyen occidental commence à regarder ailleurs à la recherche d'autres modèles et d'autres manières d'être. Et ... il regarde vers la Russie.

Notre système, comme en général tout ce qui nous appartient, n'est pas plus gracieux, mais il est en revanche plus honnête. Et bien que l'expression « *plus honnête* » ne soit pas synonyme de « *meilleur* » pour tout le monde, l'honnêteté a ses charmes.

Notre État n'est pas divisé en un état profond et un état visible, il est construit dans son ensemble, avec toutes ses parties et ses manifestations tournées vers la visibilité. Les ornements les plus brutaux de son cadre autoritaire sont affichés sur la façade et non dissimulés par des embellissements architecturaux. La bureaucratie, même quand elle essaie de faire quelque chose en cachette, n'essaie pas trop de couvrir ses traces, comme si elle supposait que « *tout le monde comprend tout, de toute façon* ».

La grande tension interne provoquée par la nécessité de contrôler d'immenses superficies géographiques hétérogènes et la présence constante, au plus profond, de la lutte géopolitique, fait des fonctions militaires et de police du gouvernement les plus importantes et les plus

décisives. Conformément à la tradition, elles ne sont pas cachées mais, au contraire, exposées. Les hommes d'affaires, qui considèrent que les activités militaires ont un statut inférieur à celui des activités commerciales, n'ont jamais dirigé la Russie – presque jamais, les exceptions ont été quelques mois en 1917 et quelques temps dans les années 1990. Ni les libéraux d'ailleurs – compagnons de route des hommes d'affaires – dont les enseignements sont basés sur la négation de tout ce qui ressemble, tant soit peu, à une police. Ainsi, aucun responsable n'était en mesure de dissimuler la vérité par des illusions, d'escamoter discrètement l'arrière-plan, et d'obscurcir autant que possible la principale prérogative de tout gouvernement : être une arme de défense et d'attaque. Il n'existe pas d'*État profond* en Russie – tout est exposé – mais il existe un peuple profond.

Sur sa surface brillante, scintille l'élite qui, siècle après siècle – rendons-lui ce qui est dû – a impliqué le peuple dans ses diverses entreprises : conférences de partis, guerres, élections, expériences économiques. Le peuple profond participe à ces entreprises, mais reste quelque peu distant et n'apparaît pas à la lumière, il suit sa propre vie, une vie complètement différente dans sa propre profondeur. La nation mène deux vies, une à la surface et une dans les profondeurs, qui vont parfois dans des directions opposées, parfois dans la même direction, mais ne se confondent jamais.

Le peuple profond est toujours aussi discret que possible, inaccessible aux enquêtes sociologiques, à l'agitation, aux menaces ou à toute autre forme d'influence directe. La compréhension de ce qu'il est, de ce qu'il pense, et de ce qu'il veut, arrive souvent soudainement et bien tard, et pas à ceux qui peuvent y faire quelque chose [*pensons au gilets jaunes, NdT*].

Rare est le sociologue qui s'aventurerait à définir si le peuple profond est équivalent à sa population ou en fait partie, et s'il en fait parti, à laquelle ? À différents moments, on a supposé que c'était le prolétariat, les paysans, les non-membres du parti, les hipsters, les employés du gouvernement. On allait à sa recherche. On l'appelait théophile. Parfois, on décidait qu'il était fictif, et qu'en réalité il n'existait pas, pour initier le cours galopant de quelque réforme, sans plus tourner les yeux vers lui, mais pour se heurter rapidement le front, et enfin conclure qu'« *il y avait quand même là encore quelque chose* ». À plusieurs reprises il fit retraite sous la pression de ses propres envahisseurs ou d'autres, mais il revenait toujours.

Avec sa gigantesque super-masse, le peuple profond crée une force insurmontable de gravitation culturelle qui unit la nation, entraîne et enracine l'élite à sa terre natale lorsqu'elle tente périodiquement de la subvertir par les vapeurs cosmopolites.

La nation, quelle que soit sa signification, est un précurseur de l'État. Elle prédétermine sa forme, limite les fantasmes des théoriciens et oblige les praticiens à accomplir certains actes. C'est un aimant puissant, et toutes les trajectoires politiques sans exception y retournent. En Russie, vous pouvez partir de n'importe quelle position – conservatisme, socialisme, libéralisme – mais vous finirez toujours par avoir à peu près la même chose. C'est-dire si la chose existe réellement.

La capacité d'entendre et de comprendre la nation, de la voir dans toute sa profondeur et d'agir en conséquence, est la vertu unique et la plus importante de l'État de Poutine. Il est en adéquation avec le peuple, ce qui signifie qu'il n'est pas à la merci des fardeaux destructeurs des contre-courants de l'Histoire. Cela le rend efficace et durable.

Dans ce nouveau système, toutes les institutions sont subordonnées à la tâche principale : la communication basée sur la confiance et l'interaction entre le chef de l'État et les citoyens. Les différentes branches du gouvernement émanent de la personne du chef et sont considérées comme utiles non pas en tant que telles mais uniquement dans la mesure où elles permettent de créer un lien avec lui. En outre, des moyens informels de communication sont aussi à l'œuvre, en dehors des structures formelles et des groupes d'élites. Lorsque la bêtise, l'arriération ou la corruption créent des interférences dans les lignes de communication avec le peuple, des mesures énergiques sont prises pour restaurer la liaison.

Les institutions politiques multicouches que la Russie a adoptées de l'Occident sont parfois perçues comme partiellement rituelles et établies pour vouloir faire « *comme tout le monde* », de sorte que les particularités de notre culture politique n'attirent pas trop l'attention de nos voisins, ne les irritent et ne les effraient pas. Elles sont comme un costume du dimanche, mis lors des visites à l'étranger, mais chez nous, quand nous sommes à la maison, chacun sait à quoi s'en tenir.

En substance, la société ne fait confiance qu'au chef de l'État. Il est difficile de dire si cela a à voir avec la fierté d'un peuple jamais conquis, ou avec le désir d'accéder directement à la vérité, mais c'est un fait et ce n'est pas nouveau. Ce qui est nouveau, c'est que l'État ne l'ignore pas, mais en tient compte et l'utilise comme point de départ de ses actions.

Ce serait une simplification excessive de réduire ce thème à la tristement célèbre « *foi dans le bon tsar* ». Le peuple profond n'est pas le moins du monde naïf et ne considère absolument pas la bonté d'âme du tsar comme une vertu.

Plus près de la vérité, elle pense d'un bon leader est ce que Einstein pensait de Dieu : « *sophistiqué, mais sans mauvaises intentions* ».

Le modèle contemporain de l'État russe commence par la confiance et repose sur la confiance. C'est sa principale distinction par rapport au modèle occidental, qui cultive la méfiance et la critique. Et c'est là, la source de son pouvoir.

Notre nouvel État aura une longue et glorieuse histoire en ce nouveau siècle. Il ne se brisera pas. Il agira seul, en gagnant et en conservant des positions gagnantes dans la plus haute ligue de lutte géopolitique. Tôt ou tard, tout le monde sera obligé de l'accepter, y compris tous ceux qui exigent actuellement que la Russie « *change de comportement* ». Car ce n'est seulement qu'en apparence qu'ils ont le choix.

Vladislav Surkov

Vladislav Surkov a été surnommé « *l'idéologue du Kremlin* », il est très écouté en Russie. Ancien vice-premier ministre et chef de cabinet adjoint de Poutine, Surkov excelle dans le domaine des relations publiques, de la propagande, de la propagande électorale. Lui plus que tout autre sait la fraude qu'est devenue la démocratie moderne en Occident.